

Québec français



Qui est Jean Marcel?

Lise Morin

Numéro 75, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Morin, L. (1989). Qui est Jean Marcel? *Québec français*, (75), 69–71.

Qui est Jean Marcel?

Sainte Catherine — celle-là même qui a donné son nom à cette délicieuse tire qui se déguste traditionnellement le 25 novembre, celle encore dont sainte Jeanne d'Arc prétendait entendre la voix vers l'an 1425 — a disparu du calendrier en 1969, après que la Sacrée Congrégation de la liturgie se soit prise à douter de l'existence historique de la sainte. Excès de scepticisme ? Non pas, répondront, avisés, les lecteurs d'Hypatie. Ce magnifique roman de parution récente, qui fait de Catherine l'avatar d'une antique philosophe hautement païenne, raconte en effet par quel vaste et amoureux complot se serait créée la légende et se seraient perpétués le souvenir et le culte de la sainte. Bien qu'elle oscille entre l'histoire et la fiction, cette œuvre, qui représente le passé en manière d'exorcisme du présent (l'histoire ne se répète-t-elle pas toujours ?), demeure à chaque page profondément vraie, dans le sens où l'entend l'héroïne du récit — celui de l'art — : «La vérité de l'art, lorsqu'il sait se faire plus grand que nous, est qu'il va d'instinct, toujours, à l'essentiel, à deux ou trois choses incandescentes qui forment et reforment infiniment la figure lustrale de tout ce qui est» (p. 43).

L'auteur d'Hypatie, Jean Marcel, titulaire d'un doctorat en philologie et en littératures romanes du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'Université de Poitiers, est professeur de littérature et de cinéma à l'Université Laval. Wagnérien invétéré, essayiste et traducteur accompli, fervent médiéviste, cinéphile averti, Jean Marcel se présente comme un véritable humaniste des temps modernes.

Il compte à son actif des traductions remarquées du Chant de Gilgamesh, de la Chanson de Roland et de Tristan et Iseut (l'opéra de Richard Wagner), un essai polémique, le Joul de Troie (qui lui a mérité le Prix France-Québec en 1974), une étude pénétrante de l'œuvre de Jacques Ferron et de nombreux articles savants. Sa traduction de la Tétralogie, de Richard Wagner, paraîtra sous peu chez VLB.

Avec Hypatie, Jean Marcel nous livre pour la première fois une œuvre de fiction. Ce récit constitue le premier roman d'une trilogie qui s'intitulera Triptyque des temps perdus. Le deuxième roman, Jérôme ou de la traduction, prendra pour héros saint Jérôme, ce docteur de l'Église qui s'est assigné l'herculéenne tâche de traduire la Bible en latin. Le dernier volume, Sidoine ou la Dernière Fête, ressuscitera la figure du dernier poète latin des Gaules, Sidoine Apollinaire, qui devint évêque et se voua à la survie d'une culture en péril. Grâce à l'art et à la science de Jean Marcel, pour qui la mémoire est «la matrice de la conscience», ces temps lointains à jamais perdus pour l'histoire sont retrouvés dans la fiction.

Je l'ai rencontré pour vous.

Lise MORIN



QF Jean Marcel, vous êtes connu comme essayiste, traducteur, polémiste, médiéviste et voilà que vous signez avec Hypatie votre première œuvre de fiction. Comment vous est venue «l'ardente tentation de la création», suivant votre belle expression ?

JM J'ai longtemps hésité, peut-être trois ou quatre ans, si je ferais de mon sujet un essai du genre historique ou un article savant pour une revue spécialisée. Ce n'est qu'assez tard que ma

matière s'est imposée comme récit de fiction, si tant est qu'on puisse encore parler de roman à son propos. Aussi, plutôt que de «création», préféré-je parler de «bricolage». J'ai donc ardemment bricolé pendant vingt ans, avec ce que cela suppose d'intermittences et de projets d'abandon. C'est une fois le tout achevé que je me suis rendu compte que je me trouvais devant un petit univers qui se suffisait à lui-même et par conséquent vivait d'une certaine autonomie. C'est la plus grande satisfaction qu'on puisse éprouver. Je dirais, par paradoxe, que la fausseté «tentation» ne vient pas avant, mais après...

C'est ainsi que, mon projet épuisé, m'est venue la «tentation» d'une trilogie : *Hypatie ou la Fin des dieux* sera, comme vous savez, suivie dans peu de temps par *Jérôme ou de la traduction*, puis celui-ci par *Sidoine ou la dernière fête*. J'ai même déjà trouvé le titre à peu près adéquat qui les coiffa tous les trois : *Triptyque des temps perdus*.

Vous qui êtes un érudit comme Hypatie, un praticien de la traduction comme saint Jérôme, un champion nationaliste comme Sidoine, vous reconnaissez-vous dans vos personnages ?

Il paraît que quel que soit le nombre de personnages que l'on exhibe dans des récits, ils sont tous censés représenter quelque chose de celui qui les montre.

Je veux bien — mais cela finit par ne plus vouloir rien dire. Je préfère l'expression de Montherlant qui parlait de ses «enfants de papier». Hypatie, Jérôme et Sidoine ont peut-être et même sans doute quelques gènes de leur engendreur, mais ils sont avant tout des personnes autonomes. Sinon, je ne les aurais pas faits. Il n'y a aucun intérêt à projeter son petit moi dans des personnages si ceux-ci ne sont pas en mesure de vivre par eux-mêmes. Ulysse est-il Homère ? Ou Hamlet est-il Shakespeare ? Voyez d'ici l'insanité de ce petit jeu. Flaubert aurait dit, paraît-il (personne n'a jamais pu me trouver la référence exacte de cette citation), que Madame Bovary c'était lui-même — il a dit aussi le contraire

dans une lettre à Louise Colet, ce dont je peux cette fois vous donner la référence. L'intérêt d'un personnage vient davantage de ce qu'il tire des autres personnages de son univers spécifique. Ensemble, ils *forment une forme*. C'est beaucoup plus pertinent. Cela dit, Hypatie est mathématicienne, ce que je ne suis pas. Jérôme est un saint, ce que j'es-père ne jamais être. Et Sidoine est un évêque — le devenir comme lui, je ne dis pas non; il a sauvé tout ce qui pouvait être sauvé de la culture d'un empire agonisant...

Vous vous êtes intéressé particulièrement au Moyen Âge en votre qualité de professeur de littérature et vous choisissez maintenant l'Antiquité comme cadre de votre œuvre de fiction. Si vous aviez eu le choix, à quelle époque auriez-vous souhaité vivre ?

Je vous dirai sans hésitation : dans la mienne et en aucune autre! Elle m'offre, en effet, le singulier privilège d'un point de vue sur toutes les autres et me permet de les contempler toutes à la fois. N'est-ce pas merveilleux ? Quelle autre époque pourrait me permettre de voir aussi loin ? Et puis vous savez, je ne suis pas, mais pas du tout, malgré ce que je suis par ailleurs, un nostalgique des époques anciennes. J'aime le passé pour ce qu'il témoigne de la vie même dans sa dimension temporelle. Une phrase de Goethe, que je cite souvent dans mes cours : «Celui qui n'est pas en mesure de rendre compte à autrui des deux derniers millénaires de l'humanité vit dans la plus totale obscurité.» Il faut aujourd'hui corriger l'assertion de Goethe sur un point : ce n'est pas deux millénaires que nous avons aujourd'hui la chance de pouvoir connaître mais bien cinq, et davantage. Et puis, pourquoi pas la préhistoire, l'origine de la Terre et les trois premières minutes de l'univers ? Mais qu'on ne s'y méprenne pas : aucune parcelle de ce passé fabuleux ne peut en quelque façon servir de repère, de leçon ou de morale. Son unique privilège est d'être une mémoire, c'est-à-dire une *présence*. Comme nous le deviendrons nous-mêmes à notre tour un certain jour...

À quelle occasion avez-vous fait la connaissance d'Hypatie, l'héroïne de votre roman ?

C'était en 1967, alors que je faisais mes études de doctorat au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale à Poitiers. Un ami québécois, qui préparait sa licence de patristique à Lyon, venait me rendre visite le plus souvent possible. Et nous devisions de nos travaux et des jours. Il travaillait sur Synésios de Cyrène, qui fut, comme vous savez, un disciple d'Hypatie. Dès que j'entendis ce nom, au cours d'une conversation, ce fut comme un coup de foudre et je décidai sur-le-champ qu'un jour je ferais quelque chose sur cette figure fascinante, seule femme philosophe et mathématicienne de toute l'Antiquité. Je ne savais pas encore ce que ce serait. Vous savez ce qui en advint...

Puisque Hypatie est un roman historique, j'aimerais que vous nous parliez des recherches que vous avez menées avant de l'écrire.

Vous risquez gros en me posant cette question : j'avais, avant de commencer à rédiger mon histoire, des centaines de pages de notes! Non, je ne vais pas tout vous dire en si peu d'espace. Mais je vous donnerai volontiers une illustration. Le petit passage de quelque cinquante lignes décrivant les ouvrages de géométrie brûlés dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie a nécessité la lecture de plus de deux mille pages sur l'histoire des mathématiques grecques. En tout j'ai procédé comme si j'avais fait une thèse : j'ai à peu près tout lu de l'époque et sur l'époque. Je ne consultais jamais que les textes d'origine, me méfiant comme de la peste des sources de seconde ou de troisième main. C'est ainsi que j'ai dû ressortir ma vieille grammaire grecque pour déchiffrer l'œuvre complète de Synésios de Cyrène dans la *Patrologie*. J'en ai finalement utilisé l'équivalent de deux ou trois phrases. Mais tout cela est affaire de cuisine et ne devrait pas intéresser grand monde... Le temps de cuisson a tout de même duré vingt ans, de 1967 à 1987, année où j'ai commencé à faire circuler un manuscrit à peu près satisfaisant chez quelques éditeurs. C'est finalement Leméac qui en a été le premier preneur... et je m'en félicite.

L'objet en lui-même, dont l'éditeur est seul responsable, a assez belle allure, avouez...

Vous avez pris plaisir à jouer dans Hypatie des tours de prestidigitation avec les faits historiques. Consentiriez-vous à nous en révéler quelques-uns ?

Un seul, ce sera suffisant. Palladas est un poète grec d'Alexandrie, qui fut sans doute élève d'Hypatie puis qu'il lui consacra, après sa mort, un poème qui nous a été conservé dans la fameuse *Anthologie palatine*. Eh bien, j'ai fait de ce personnage tout autre chose que ce que l'histoire nous dit qu'il a été. Voici comment. Un jour, en cours de recherche, je découvre un article savant d'un Américain montrant que ce poète que l'on avait toujours considéré comme l'un des derniers païens d'Alexandrie, pouvait tout aussi bien, d'après la thématique de son œuvre, avoir été chrétien. Il n'en fallait pas davantage pour que je décide, étant donné tout ce que je lui fais faire (lecteur et amoureux d'Hypatie), de le faire moine au désert tout en lui conservant sa foi païenne : je lui ai fait décider, pour échapper au sort qu'avait connu Hypatie, de se réfugier là où il pouvait passer aussi inaperçu qu'un caméléon : chez les moines du désert qui précisément le recherchaient dans l'intention de le tracter. Et de un! D'autre part, des années plus tard, je découvre au Musée de Dublin un coffret-reliquaire représentant sainte Catherine d'Alexandrie devant lequel se trouve agenouillé un moine; cet objet, du VII^e siècle, serait la plus ancienne attestation d'un culte à sainte Catherine. Et de deux! En lisant une histoire de l'évangélisation de l'Irlande au V^e siècle, je trouve que le pape Célestin, une génération avant saint Patrick, avait envoyé en Irlande un moine du nom de Palladius, qui échoua misérablement dans sa tentative de convertir les chefs de bande. Et de trois! Il n'en fallait pas davantage pour que je relie les points ensemble et que j'envoie mon Palladas en Irlande, sous les ordres du pape Célestin, expliquant ainsi qu'il y ait eu très tôt en Irlande un culte à sainte Catherine, c'est-à-dire, par l'astuce de ce païen tapi dans un froc de moine, un culte «christianisé» à Hypatie. Et je ne vous raconte que le plus racontable... Si on savait ce que, par ailleurs, j'ai fait dire à l'histoire, mon livre deviendrait aussi anathème que les *Versets sataniques*... Mais je soutiens qu'il n'y a là que des «faits vrais» et hautement historiques. La fiction n'a consisté qu'à conférer quelque crédibilité aux relations qu'entretenaient entre eux certains éléments ou événements. Ne le répétez surtout pas au pape...

Chacun des chapitres d'Hypatie se compose d'une lettre écrite par l'un des narrateurs-personnages, sauf le prologue et le «manuscrit de Palladas» (qui constitue d'ailleurs une sorte de lettre ouverte). Pourquoi avez-vous privilégié la forme épistolaire ? Est-ce parce que cela vous permettait de multiplier les narrateurs ?

Cinq des sept chapitres sont donc des épîtres; dont deux, fragmentaires, si l'on peut dire, de la main d'Hypatie. Mais vous avez raison; j'avais besoin, pour la cohérence même du livre, que chacun de ces quatre personnages «écrivants» ait sa propre voix intime. Il n'y avait pas d'autre solution à ce qu'ils avaient à dire. Je l'ai finalement adoptée, même si le «roman par lettres» n'est plus très courant, ni très couru. Et puis deux chapitres sont situés au XX^e siècle, ce qui m'autorisait à donner de la perspective à une histoire réelle qui en avait déjà beaucoup par elle-même.

Doit-on s'attendre, dans les prochains romans de votre trilogie, à des œuvres mettant à contribution la forme épistolaire ?

Le plaisir que l'on peut prendre à «créer» vient le plus souvent du caractère «expérimental» que l'on doit nécessairement donner à ce verbe. Si jamais j'ai à nouveau besoin de la forme épistolaire, je ne m'en priverai certainement pas. Mais les deux romans qui suivent, posant des problèmes de narration tout à fait différents de celui qui s'imposait dans *Hypatie*, la forme épistolaire ne reviendra pas, je vous le promets.

La structure d'Hypatie est tout à fait remarquable. Votre avant-dernier chapitre opère un revirement saisissant et ouvre de nouvelles perspectives au récit. Cela était-il prévu dès le départ ?

Non. On ne peut jamais «prévoir». Un roman n'est pas un horoscope. Les choses s'imposent au fur et à mesure. Sinon un auteur s'ennuierait mortellement s'il savait précisément où il s'en va. Le plaisir d'écrire (il y en a un, comme il y a celui du lecteur — du moins, j'espère) vient de cette imprévisibilité. Comme dans la nature. On peut à la rigueur dessiner, en gros, une carcasse du récit — tout ne se fixe réellement que dans l'invention des détails, et les détails n'apparaissent que dans l'exercice même de la rédaction. Un mot qui glisse de la plume peut entraîner toute une scène, et cette scène à son tour réaménager tout l'ensemble. Vous voyez ce que je veux dire ? C'est ce que j'entends par «bricoler».

Pourquoi avez-vous choisi de mettre en épigraphe une citation de Simone Weil ?

Alors, essayez donc vous aussi... Parce que cette citation convenait tout à fait à ce que j'avais décrit. Je ne l'ai repérée qu'une fois le livre achevé. Et puis, je vais vous révéler une chose, qui est, par cette épigraphe, une sorte de clé : c'est Simone Weil qui m'a servi de véritable modèle «contemporain» pour mon Hypatie. Une sorte d'hommage à une femme pour laquelle j'ai le culte le plus vif, un des plus grands esprits de notre siècle. Comme Hypatie, elle était philosophe et mathématicienne. Comme Hypatie, elle plaçait la sagesse grecque au-dessus de tout. Comme Hypatie, elle est morte martyre d'une guerre insensée, en 1943.

Quelle articulation relie les romans de votre triptyque ? Votre trilogie repose-t-elle sur une unité historique ou thématique ?

Mes trois personnages vivent à la même époque (les derniers moments de l'Empire romain), dans une même unité politique (l'empire) mais dans trois «lieux» culturels très différents : l'Égypte, la Palestine et la Gaule. Ce qui les réunit, c'est leur sentiment commun de vivre une fin d'époque comme il y en a eu somme toute beaucoup dans l'histoire de l'humanité. Hypatie échoue, Sidoine réussit. Quant à Jérôme, au centre, qui n'échoue ni ne réussit rien, il s'amuse à traduire tout l'Orient en Occident. N'est-ce pas un monde fascinant à décrire ? Je m'y complais en tout cas beaucoup. En comptant bien que les lecteurs feront de même. Serait-ce donc une allégorie de notre propre époque ? Là, je ne sais plus très bien.

Avez-vous des projets de création, outre les prochains romans de votre trilogie ?

Oui. Mais ils sont, comme je vous ai dit, si «imprévisibles» que je n'ose pas même vous en parler. Je préfère me réserver la surprise. Je peux quand même vous confier que j'ai de dix à douze «dossiers» en marche. C'est plus, peut-être, qu'il ne me reste d'années à vivre. Vous lirez mes brouillons.

Vos lecteurs vous souhaitent longue vie... Je vous remercie pour ces précieuses confidences, Jean Marcel.

Lise MORIN



GUÉRIN

littérature

Conseillers pédagogiques,
professeurs de français,
remettez la littérature québécoise à l'étude
et à l'honneur
avant que toute la gent écolière ne soit
illettrée.

BERTRAND
VAC
BIZARRES

GEORGES
CARTIER
NOTRE-DAME
DU
COLPORTAGE

RICHARD
RAYMOND
DRÔLES
DE
SECRETS

ÉDITEUR • IMPRIMEUR • LIBRAIRE

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2,
Tél.: (514) 842-3481

Distributeur exclusif: Québec livres

AUTOMNE 1989

NUMÉRO 75

QUEBEC FRANÇAIS 71